

Albert Camus, carnets d'incarnation

[Michel Eltchaninoff](#) publié le 10 juillet 2024 11 min

<https://www.philomag.com/articles/albert-camus-carnets-dincarnation>

L'œuvre foisonnante d'Albert Camus est parcourue par un fil d'Ariane peu connu. Il relie à la fois sa vie, son art, ses lectures et ses pensées. Ce sont ses *Carnets*, lucides et pudiques, qu'il a rédigés durant près de vingt-cinq ans. S'y dessine une ligne philosophique empreinte de passion, d'exigence et d'inquiétude. Suivons-la.

Par quel côté découvrir Albert Camus (1913-1960) ? Par ses romans ? Ou par ses essais, comme *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Homme révolté* ? Par ses pièces qui mettent en scène Caligula ou des terroristes russes ? Par ses prises de position contre la peine de mort ou le totalitarisme communiste ? Ou bien encore par sa correspondance enflammée avec l'actrice Maria Casarès ? Chaque genre fait émerger le même homme, entier, engagé et ennemi des poses idéologiques. Mais si l'on veut tenir dans un seul volume les fictions et les réflexions, les inspirations et la vie, un sentier existe : trois petits volumes faciles à glisser dans une valise. Ce sont des notes rédigées de 1935 à 1959. Au départ, l'écrivain les avait appelées ses « Cahiers » – ses éditeurs les ont rebaptisés *Carnets* lors de leur publication en 1962, peu après sa mort. Comme un écolier, il y inscrit des scènes de rue, des notes de lecture, des maximes, des impressions de voyage, les brouillons de ses œuvres futures. Cette continuité permet d'embrasser tous les épisodes d'une vie mouvementée et de saisir une pensée dans son ensemble.

Le royaume et l'exil

Peu d'événements intimes ou publics sont rapportés dans les *Carnets*. Camus note plutôt l'impression qu'ils lui font et les pensées qui en naissent. Quand il évoque, en 1940, une « *nuit merveilleuse où l'espoir d'amour ne se sépare pas de la pluie, du ciel et des silences de la terre* », un « *juste équilibre de deux être unis par l'extérieur et rendus semblable par une commune indifférence à tout ce qui n'est pas ce moment dans le monde* », il parle évidemment de lui mais n'en dit pas plus. C'est donc un récit qui progresse davantage par modifications atmosphériques que par coups de théâtre. On plonge dès les premières pages dans l'effervescence cosmique que soulèvent en lui les paysages algériens – et que l'on retrouvera dans *Noces* ou *L'Été*. Camus a un don pour l'émerveillement. Lors d'un voyage à Florence, par exemple, il parle davantage de la grâce des femmes et des fleurs que de peinture ou d'architecture. Admiratif du dénuement des moines franciscains qui cultivent de si beaux jardins, il trouve que « *cette splendeur du monde est comme la justification de ces hommes* » dont il ne partage pourtant pas la foi : « *S'ils se dépouillent, c'est pour une plus grande vie (et non pour une autre vie)*. » Sa pensée commence à se cristalliser autour d'une polarité tragique : « *Non et révolte devant tout ce qui n'est pas les larmes et le soleil. Oui à ma vie dont je sens pour la première fois la promesse à venir* », car, selon lui, « *une certaine continuité dans le désespoir finit par engendrer la joie* ». Mais le sentiment de

l'absurdité du monde, la fascination pour les images de suicide, de meurtre, de condamnation à mort, parsèment les carnets de ce jeune homme qui souffre de tuberculose.

Lorsque la guerre – à laquelle il ne pensait guère – éclate, ses premiers mots sont consacrés aux gens ordinaires : « Septembre 39. La guerre. *Les gens qui se font opérer d'urgence par un médecin réputé d'Alger parce qu'ils ont peur qu'il soit mobilisé.* » Ou bien : « *À la gare, des réservistes giflent les employés : "Embusqués !"* » Toujours attentif au réel, Camus, réformé du fait de sa maladie, se demande : « *La Guerre a éclaté. Où est la guerre ? [...] Elle n'est pas dans le ciel bleu sur la mer bleue, dans ces crissements de cigales, dans les cyprès des collines.* » Ne pouvant y participer, il se fait alors le serment « *de n'accomplir dans la moins noble des tâches que les plus nobles des gestes* ». D'autant qu'il sent monter la violence et la haine : « *Il est ahurissant de voir la facilité avec laquelle s'écroule la dignité de certains êtres.* »

Peut-on imaginer Camus heureux ?

À l'issue du conflit, Camus, devenu célèbre et parisien, entre dans la mêlée. Opposé aux excès de l'épuration, associé contre son gré aux existentialistes, il prend des coups. Face à la montée en puissance du parti communiste et de ses intellectuels, il est plus que mal à l'aise. « *Je ne suis pas fait pour la politique puisque je suis incapable de vouloir ou d'accepter la mort de l'adversaire* », confesse-t-il. Contre les catholiques et les marxistes, il se cabre : « *On nous somme de choisir entre Dieu et l'histoire. D'où cette terrible envie de choisir la terre, le monde et les arbres.* » Révulsé par le conformisme idéologique de ses semblables, il tacle volontiers les révolutionnaires en herbe et les existentialistes professionnels : « *N'ayant pas de caractère, ils se sont donnés à une doctrine.* » La tonalité de ses *Carnets* change. L'amoureux solaire se fait parfois amer. Il sait cependant que le ressentiment est son pire ennemi. « *Ma tentation la plus constante, celle contre laquelle je n'ai jamais cessé de mener un exténuant combat : le cynisme* », écrit-il.

Dans ses dernières années, tandis qu'il rédige *La Chute*, qui raconte l'inconfort moral d'un homme à qui tout réussit, il est sujet à des crises de panique et à des moments de détresse : « *j'erre parmi des débris, je suis sans loi, écartelé, seul et acceptant de l'être, résigné à ma singularité et à mes infirmités* ». Lorsqu'il reçoit le prix Nobel de littérature, il prend juste le soin de relever la date, le 17 octobre 1957, et d'écrire : « *Nobel. Étrange sentiment d'accablement et de mélancolie. À 20 ans, pauvre et nu, j'ai connu la vraie gloire.* » Dix ans plus tôt, il avait déjà constaté les effets de ce désarroi : « *J'ai relu tous ces cahiers – depuis le premier. Ce qui m'a sauté aux yeux : les paysages disparaissent peu à peu.* » Au fond, « *le bonheur était au début* », lorsqu'il décrivait la vie des humbles et la mer algéroise. Les *Carnets* dressent le portrait d'un homme plein d'élan vital, refusant tous les espoirs de l'idéologie et de la religion, d'un être qui n'a jamais calmé ses inquiétudes ni ses angoisses, nostalgique d'une enfance noyée de lumière.

Entre absurde et révolte

La lecture de ses *Carnets* permet une compréhension plus fine de sa philosophie. De l'extérieur, le cycle de l'Absurde est composé de *L'Étranger*, du *Mythe de Sisyphe* et des pièces *Caligula* et *Le Malentendu*. Il décrit la situation existentielle de l'homme contemporain, qui ne croit plus aux consolations religieuses ni à aucune justification de notre présence sur terre. Il est suivi par le cycle

de la Révolte avec *La Peste*, *L'Homme révolté*, *L'État de siège* et *Les Justes*. Albert Camus oppose à la tentation du nihilisme la confrontation avec notre désespoir, qui permet de déployer une liberté concrète. Comme il l'écrit dans ses carnets, « *l'homme est le seul animal qui refuse d'être ce qu'il est* ». Si le paradis, au ciel ou sur terre, n'existe pas, la résignation n'est pas une option.

“Poser la question du monde absurde, c'est demander : ‘Allons-nous accepter le désespoir, sans rien faire ?’ Je suppose que personne d'honnête ne peut répondre oui” **Albert Camus**

Ce résumé officiel de la pensée de Camus devient beaucoup plus vivant dans ses *Carnets*. On y comprend d'abord que la révolte ne suit pas l'absurde mais s'y mêle. Dès 1937, Camus évoque le « *combat tragique du monde souffrant* ». La même année, lorsqu'il note incidemment « *chaque fois que j'entends un discours politique ou que je lis ceux qui nous dirigent, je suis effrayé depuis des années de n'entendre rien qui rende un son humain* », il est convaincu du non-sens des idéologies et animé du désir d'agir en dehors d'elles. En 1942, alors qu'il est en train de faire paraître ses ouvrages sur l'absurde, on voit naître l'idée d'un « *essai sur la révolte* » qu'il entrevoit ainsi : « *Déchiré entre le monde qui ne suffit pas et Dieu qu'il n'a pas, l'esprit absurde choisit avec passion le monde. [...] Partagé entre le relatif et l'absolu, il saute avec ardeur dans le relatif.* » Le sentiment de l'absurdité et la révolte sont en réalité concomitants. Camus en donne une lecture passionnelle en voulant « *régénérer l'amour dans le monde absurde* », car « *l'homme ne se réalise que dans l'amour parce qu'il y trouve sous une forme fulgurante l'image de sa condition sans avenir* ». Ainsi sa pensée de l'absurde, qui est, dit-il, sa « *philosophie d'évidence* », s'accompagne d'une « *philosophie de préférence* » faite d'ardeur et d'action. Le thème de *La Peste* est déjà présent : « *Il y a chez les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.* » Au fond, « *poser la question du monde absurde, c'est demander : “Allons-nous accepter le désespoir, sans rien faire ?” Je suppose que personne d'honnête ne peut répondre oui.* »

À la recherche d'une impossible chasteté

Les *Carnets* contiennent des réflexions et des thèmes qui apparaissent peu dans les œuvres publiées de son vivant. C'est le cas des notions de dispersion et de chasteté. Même s'il en fait des concepts existentiels, sans doute touchent-ils à une réalité trop intime pour être exposée. Face à l'absurdité de notre condition, il affirme que « *la conscience est la chose la plus difficile à maintenir* ». Comment ne pas être tenté de se plonger dans les préoccupations quotidiennes ou les passions, suggère ce lecteur de Pascal ? Mais il parle plus volontiers de dispersion que de divertissement. Fréquentant cinémas, cafés et dancings, Camus sait combien la vie contemporaine a industrialisé l'oubli des questions importantes. Il assume parfois, en écrivant : « *Je ne m'en plains pas. Ma vie est ce que je l'ai faite et je suis le premier responsable de sa dispersion et de son rythme.* » Il se désespère toutefois de sa propre faiblesse qui, le succès aidant, le détourne de son interrogation obstinée sur le sens de nos vies : « *dégoût, dégoût nauséeux de cet éparpillement dans les autres* ». Cet amoureux invétéré ose même écrire que « *la vie sexuelle a été donnée à l'homme pour le détourner peut-être de sa vraie voie. C'est son opium.* » Il découvre alors la signification philosophique de ce qu'il appelle la chasteté : « *La sexualité ne mène à rien. Elle n'est pas immorale mais elle est improductive. On peut s'y livrer pour un temps où l'on ne désire pas produire. Mais seule la chasteté est liée à un progrès personnel* », car elle « *rend un sens (au*

monde) ». Il est, dans sa réflexion philosophique et son travail littéraire, à la recherche d'une unité de soi grâce à « *une morale et une ascèse qui restent à préciser* ».

Mais comment les préciser et plonger dans la chasteté quand on refuse, comme lui, « *le saut existentiel* » dans la foi ? Camus se retrouve dans une impasse. Alors il persiste à chercher, puisant chez les auteurs les plus divers. Inspiré par Nietzsche, qui affirme lui aussi sa fidélité à la terre, il découvre Kierkegaard, auteur d'un *Traité du désespoir* qui ne peut que le séduire. S'il déplore sa tendance au « *verbiage* », il apprécie sa réflexion sur « *le rôle de l'éthique et de l'esthétique dans la formation de la personnalité* ». L'esthétique mène à l'éthique, et « *le stade religieux transfigure tout* » pour Kierkegaard. Le Danois retrouve l'unité de soi mais, remarque Camus, « *c'est l'unité et le bien. Il n'y a pas de pureté en dehors de Dieu. Conclusion : se résigner à l'impur ? Je suis loin du bien et j'ai soif d'unité* ». Or Camus ne veut pas devenir religieux. Il continue donc de tâtonner : « *C'est le plaisir de vivre qui disperse, supprime la concentration, arrête tout élan vers la grandeur. Mais sans plaisir de vivre... Non, la solution n'existe pas. À moins qu'elle soit de faire d'un grand amour une racine et d'y trouver la source de vie.* » Il le cherche, le trouve parfois, mais pas pour longtemps. Peut-être faudrait-il simplement, dans un monde privé de sens, « *restituer [la] morale par le Tu* » ?

Un phénoménologue sans concepts

Camus retrouve néanmoins cette impossible chasteté, cette unité perdue, dans la contemplation du monde. « *Si je veux écrire sur les hommes, comment m'écarter du paysage ?* », se demande-t-il dès 1936. Décrivant la Grèce, il confie : « *Je cesse de noter ici ces jouissances qui désormais me submergent. Jouissance chaste, sobre, forte, comme la joie elle-même, et l'air qu'on y respire.* » Ne rêvait-il pas d'« *écrire l'histoire d'un contemporain guéri de ses déchirements par la seule et longue contemplation d'un paysage* » ? Plus que l'absurde et la révolte, polarités de son œuvre publiée, la peur de la dispersion et la recherche d'une ascèse se résolvent sans doute dans ce pour quoi il est le plus doué : raconter des histoires et décrire la beauté du réel. Si Camus n'est pas seulement un conteur – « *Je ne suis pas un romancier au sens où on l'entend. Mais plutôt un artiste qui crée des mythes à la mesure de sa passion et de son angoisse* » –, il sent que la voie du récit est la meilleure pour comprendre notre condition : « *On ne pense que par image. Si tu veux être philosophe, écris des romans.* » En effet, « *les sentiments, les images multiplient la philosophie par dix* ». Il entend ainsi « *concilier l'œuvre qui décrit et l'œuvre qui explique* ».

Cette ambition éclate dès ses premiers carnets. La seule présence au monde a un sens directement métaphysique et éthique. Sans citer Husserl ni Heidegger, représentants du courant phénoménologique qui tente de décrire le rapport de notre conscience et de notre corps au monde, au temps, aux autres, Camus est lui aussi un phénoménologue. En Algérie, il a appris à ressentir et à voir. Il a compris que « *l'expérience n'est pas expérimentale. On ne la provoque pas. On la subit. Plutôt patience qu'expérience. Nous patientons – plutôt nous pâtissons* ». Et cette retranscription de la perception suffit pour tout dire.

En janvier 1936, il a 22 ans et, par la fenêtre de sa chambre, il ne voit que des murs. Certes, « *de toute cette jubilation de l'air que l'on sent au-dehors, de toute cette joie épandue sur le monde, je ne perçois que des ombres de feuillages qui jouent sur les rideaux blancs* ». Mais « *cette seule lueur naissante et me voici inondé d'une joie confuse et étourdissante. Prisonnier de la caverne, me voici seul en face de l'ombre du monde* ». Inutile de se lever pour travailler, inutile de plonger dans

la lecture : « *je ne me plains plus puisque je me regarde naître* », « *quand suis-je plus vrai et plus transparent lorsque je suis le monde ?* » Ainsi, « *chaque minute de vie porte en elle sa valeur de miracle et son visage d'éternelle jeunesse* ». L'argent, la gloire, la victoire de ses idées ne sont rien à côté de ce sentiment de présence nue, que Camus a connue dans la pauvreté et les paysages de la Méditerranée. C'est pourquoi toute son œuvre a été guidée par le désir de « *ne pas se séparer du monde. On ne rate pas sa vie lorsqu'on la met dans la lumière* ». C'est pourquoi aussi la vie d'intellectuel ne l'a jamais complètement contenté, l'éloignant de ses premières années où, comme il l'écrit, il portait « *sa lucidité dans l'extase* ». Ses *Carnets* sont le récit bouleversant de cette nostalgie inguérissable.